



Ma bonne jument m'emporta dans les chemins creux. (Page 270.)

— Oh!...

— Ce m'est une joie si douce que de pouvoir vous parler ainsi ! Eh bien ! de Guiche, défiez-vous de Montalais !

— C'est une bonne amie.

— Elle était amie de... celle que vous savez... elle l'a perdue par l'orgueil.

— Vous vous trompez.

— Et, aujourd'hui qu'elle l'a perdue, elle eut lui ravir la seule chose qui rende cette femme excusable à mes yeux.

— Laquelle ?

— Son amour.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'il y a un complot formé contre celle qui est la maîtresse du roi, complot formé dans la maison même de Madame.

— Le pouvez-vous croire ?

— J'en suis certain.

— Par Montalais ?

— Prenez-la comme la moins dangereuse des ennemies que je redoute pour... l'autre !

— Expliquez-vous bien, mon ami, et, si je puis bien vous comprendre...

— En deux mots : Madame a été jalouse du roi.

— Je le sais.

— Oh ! ne craignez rien, on vous aime, on vous aime, de Guiche ; sentez-vous tout le prix de ces deux mots ? Ils signifient que vous pouvez lever le front, que vous pouvez dormir tranquille, que vous pouvez remercier Dieu à chaque minute de votre vie ! On vous aime, cela signifie que vous pouvez tout entendre, même le conseil d'un ami qui veut vous ménager votre bonheur. On vous aime, de Guiche, on vous aime ! Vous ne passerez point de ces nuits atroces, ces nuits sans fin que traversent, l'œil aride et le cœur dévoré, d'autres gens destinés à mourir. Vous vivrez longtemps, si vous faites comme l'avare qui, brin à brin, miette à miette, caresse et entasse diamants et or. On vous aime ! permettez-moi de vous dire ce qu'il faut faire pour qu'on vous aime toujours

De Guiche regarda quelque temps ce malheureux jeune homme à moitié fou de désespoir, et il lui passa dans l'âme comme un remords de son bonheur.

Raoul se remettait de son exaltation fiévreuse pour prendre la voix et la physionomie d'un homme impassible.

— On fera souffrir, dit-il, celle dont je voudrais encore pouvoir dire le nom. Jurez-moi, non-seulement que vous n'y aiderez en rien, mais encore que vous la défendrez quand il se pourra, comme je l'eusse fait moi-même.

— Je le jure ! répliqua de Guiche.

— Et, dit Raoul, un jour que vous lui aurez rendu quelque grand service, un jour qu'elle vous remerciera, promettez-moi de lui dire ces paroles : « Je vous ai fait ce bien, madame, sur la recommandation de M. de Bragelonne, à qui vous avez fait tant de mal. »

— Je le jure ! murmura de Guiche attendri.

— Voilà tout. Adieu ! je pars demain ou après pour Toulon. Si vous avez quelques heures, donnez-les-moi.

— Tout ! tout ! s'écria le jeune homme.

— Merci !

— Et qu'allez-vous faire de ce pas ?

— Je m'en vais retrouver M. le comte chez Planchet, où nous espérons trouver M. d'Artagnan.

— M. d'Artagnan ?

— Je veux l'embrasser avant mon départ. C'est un brave homme qui m'aimait. Adieu, cher ami ; on vous attend sans doute ; vous me retrouverez, quand il vous plaira, au logis du comte. Adieu !

Les deux jeunes gens s'embrassèrent. Ceux qui les eussent vus ainsi l'un et l'autre, n'eussent pas manqué de dire en montrant Raoul :

— C'est celui-là qui est l'homme heureux.

— La suite au prochain numéro. —

LES

BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ

PAR

GEORGE SAND

(Suite.)

— Conte-moi ça, monsieur ; ça vous distraira.

— Je le veux bien, Adamas. C'était en quinze cent... n'importe la date !

— Sans doute, sans doute, monsieur, la date n'y fait rien.

— Mon cher petit Florimond s'ennuyait de ne point sortir, et je n'osais l'exposer dehors, à cause qu'il passait des bandes de tous les partis, qui tuaient tout et ne connaissaient point d'amis. Je m'avisai d'une amulette qui m'avait bien tenté dans ma propre enfance.

« J'avais vu, au château de Sarzay, beaucoup de ces animaux d'étope et d'autres babioles dont se jouaient les petits Barbançois. Les seigneurs de Barbançois, qui ont possédé ce fief de Sarzay de père en fils, depuis longues années, étaient des plus enragés contre les pauvres calvinistes, et, à cette époque-là, ils étaient à Issoudun, faisant pendre et brûler tant qu'ils pouvaient. En leur absence, le manoir de Sarzay n'était pas trop bien gardé. Le pays d'alentour étant tout dévoué aux catholiques et à M. de La Châtre, on ne se méfiait point de moi qui étais trop seul et trop pauvre pour rien entreprendre.

« Je m'imaginai d'y pénétrer sous un prétexte et d'y faire main basse sur les joujoux, à moins que quelque valet ne m'en voulût vendre, car il n'en fallait pas chercher ailleurs, C'était marchandise de luxe, et que l'on ne débitait point dans les petits endroits.

« Je me présente donc hardiment, comme venant de la part de mon père, et je demande l'entrée du château, comme pour parler à la